

de l'érudition d'Érasme, de Gruter, d'Orelli, de Friedrich et de Giancotti. Un index des thèmes contenus dans les *Sentences* vient parachever le travail.

Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *A Written Republic. Cicero's Philosophical Politics*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-252 p. Prix : 45 \$. ISBN 978-0-691-15332-2.

Dans ce livre issu d'une thèse de doctorat, Y. Baraz a pour projet d'examiner l'impact des circonstances culturelles et historiques sur la production du corpus philosophique de Cicéron (p. 4). En six chapitres elle explore quelques-unes des préfaces des œuvres rédigées entre 46 et 44 pour réaffirmer les grandes lignes du projet de Cicéron : faire accepter la philosophie à Rome (1), montrer la permanence de ses motivations (2), mettre en évidence les enjeux politiques de ses livres de philosophie (3), inscrire son projet dans la tradition de Rome (4), en assurer la bonne réception auprès de ses lecteurs-amis (5). Le dernier chapitre tente de déceler une évolution dans les préfaces rédigées après la mort de César et conclut à l'échec de l'entreprise, Cicéron n'ayant pu ni stabiliser les valeurs romaines ni venir à bout de la « résistance des Romains à la philosophie » (p. 222). On peut s'étonner qu'une étude centrée sur le corpus des préfaces aux œuvres philosophiques s'achève sur des jugements de valeur formulés sans justification théorique : à supposer qu'il soit pertinent d'apprécier le projet d'un philosophe d'après son efficacité sur un ensemble de valeurs collectives non autrement définies, encore faut-il assumer clairement cette orientation pragmatique, qui rend nécessaire d'expliquer pourquoi sont écartées toutes les réflexions que Cicéron lui-même a élaborées, dans ses dialogues et dans leurs mises en scène, pour rendre compte des rapports entre son activité politique et son corpus philosophique. Mais la cohérence philosophique du projet cicéronien, depuis longtemps mise en relief à partir des œuvres matrices que sont le *De oratore* et le *De re publica*, est passée sous silence par Y. Baraz qui se limite à la cohérence matérielle et circonstancielle d'un « volume de préfaces », dont on ne sait ce qu'il contenait exactement. Si on accepte de lire les préfaces en dehors des œuvres et des problématiques philosophiques qu'elles introduisent, comme le propose Y. Baraz, autant privilégier une interprétation fondée sur des bases historiques et rhétoriques solides ; or, malgré le souci plusieurs fois réaffirmé de mettre au jour les « stratégies rhétoriques » de Cicéron, Y. Baraz néglige de prendre en compte les codes qui régissent l'adresse au lecteur ou la riposte aux ennemis – plus fictifs que réels comme le suggère souvent la mise en scène du projet d'écriture –, en un mot tout ce qui nécessite une approche littéraire et des comparaisons empruntées à d'autres genres qu'aux seules préfaces de Salluste et de la *Rhétorique à Herennius*. Mais surtout l'horizon de ces préfaces n'est jamais défini : on ne saura pas quels sont les lecteurs d'un tel corpus qualifiés de « public indéterminé » (p. 95) au mépris des nombreux travaux de prosopographie et d'histoire qui ont mis en évidence le nombre restreint de lecteurs et leurs compétences philosophiques. On ne saura pas non plus dans quel contexte de production philosophique s'insère l'œuvre de Cicéron : si Brutus et Caton sont mentionnés, le rôle de Varron n'est pas approfondi (pas plus que n'est étudiée la préface

aux *Academica*), l'impact de Lucrèce est ignoré, tout comme celui de Philodème, et l'abondante bibliographie citée dans les notes semble servir de garant plutôt qu'elle ne nourrit la réflexion. Faute de mise au point précise sur le lectorat de Cicéron et les modes de circulation des œuvres philosophiques, Y. Baraz maintient la thèse obsolète que la philosophie est un produit d'importation récente dont il faudrait justifier la venue à Rome, ce que contredit explicitement la préface au livre 4 des *Tusculanes*, non citée. On s'étonnera enfin de voir maintenue l'idée selon laquelle Cicéron « traduit et intègre les idées philosophiques grecques dans la tradition culturelle romaine » (p. 186) enrichie de la concession qu'il ne s'agit pas de traduction au sens strict mais de « synthèse, adaptation et réécriture » (p. 97) : les importants travaux consacrés à la langue philosophique latine, aux créations conceptuelles et à ce que la philosophie cicéronienne a de spécifiquement romain sont ignorés au profit des préjugés issus des constructions historiographiques du XIX^e siècle. Loin d'apporter du neuf cette étude restreinte et restrictive des préfaces fait resurgir les obstacles herméneutiques qui ont longtemps nui à la lecture du corpus philosophique de Cicéron.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Philip FREEMAN, *How to win an election. An ancient guide for modern politicians. Quintus Tullius Cicero*. Translated and with an Introduction by P.F. Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2012. 1 vol. 12 x 17,5 cm, xxv-100 p. Prix : 6.95 £. ISBN 978-0-691-15408-4.

Ce petit livre (rouge...) est un exemple de la façon dont nos collègues d'outre Atlantique tiennent à accentuer la proximité des Classiques avec notre époque. Et la mesure avec laquelle cette démarche est effectuée par Ph. Freeman, PhD de Harvard et détenteur d'une chaire de Classical Languages à Luther College dans l'Iowa, en est une qualité. En effet, on trouvera dans ce petit livre, format poche, une introduction d'une quinzaine de pages qui résume excellemment ce qu'il faut savoir pour apprécier le *Commentariolum petitionis* : le contexte politique, les façons de faire campagne à Rome et le mode de scrutin ; sont aussi mis en valeur dix préceptes politiques susceptibles de trouver un écho dans la politique actuelle, « tout promettre à tout le monde », « donner espoir », « savoir communiquer », etc. Mais, avec bon goût, Ph. Freeman ne va pas plus loin et donne ensuite à lire le texte latin accompagné d'une traduction. Un « glossary » final reprend quelques points de vocabulaire et présente les principaux personnages qui apparaissent dans ces pages. Une bibliographie d'une dizaine de titres, en anglais, peut inciter le lecteur curieux à approfondir scientifiquement la lecture. La traduction fait le choix d'un lexique moderne sans être provocateur ; une petite note précise les points les plus problématiques, *equites* traduit par « business community », pour éviter l'effet d'anachronisme médiéval généré par « chevalier » dans des esprits non habitués aux termes antiques ; *optimates* et *populares* traduits par « traditionalists » et « populists », selon le même raisonnement. Pour le reste, la traduction est aisée et agréable, parfois un peu loin du texte comme, § 43 *adsiduitatis nullum est praeceptum* traduit par « Don't leave Rome », plus clair et direct. En général, le choix a été fait de traduire en phrases brèves, sans suivre les constructions de subordonnées en cascade ; le texte y gagne en modernité et en est plus percutant. Il